

CHAPITRE 1

Entre Saint-Étienne et Clermont-Ferrand, l'autoroute est sinueuse. Elle dessine une immense cicatrice qui entaille les monts d'Auvergne. Ce qui marqua le plus Jaafar furent les verdoyantes forêts des monts du Forez, contraste étonnant face à l'aridité des paysages du Maghreb.

Au péage de Clermont-Barrière, Jaafar examina la chaîne des Puys, qui dominait la vallée sur sa gauche. La gendarmerie effectuait des contrôles d'identité en sortie de péage. Jaafar demanda à Brahim d'immobiliser le véhicule sur une aire de stationnement légèrement en amont de la barrière. Il quitta la voiture et observa les gendarmes un court instant pour ne pas se faire remarquer. Il nota qu'une majorité de véhicules dont la plaque minéralogique se terminait par le nombre 63 ne se faisait pas arrêter. Mais justement, la BMW volée était immatriculée dans le Rhône. Il posa son regard sur la cabine téléphonique à quelques mètres de lui. Il lui suffirait d'inventer un accident en chaîne à quelques kilomètres au sud de la barrière pour mobiliser une bonne partie des troupes de gendarmerie présentes

sur le site. Mais la supercherie laisserait forcément une trace de son passage. De plus, même s'il maîtrisait parfaitement la langue française, Jaafar avait un fort accent arabe. Et puis tous ses hommes ne parlaient que l'arabe.

L'alerte concernant sa présence sur le territoire n'était peut-être pas encore donnée, si tant est que ces idiots de Français aient été mis au courant par les autorités italiennes.

Il reprit sa place dans le véhicule et ordonna à son équipe de garder les armes au poing. En cas de coup dur, ils ouvriraient le feu et sortiraient de l'autoroute à la première sortie de secours.

En attendant, ils n'avaient pas le choix, ils devaient passer.

La voiture de Jaafar se présenta à la cabine de péage alors que le flot de véhicules commençait à grossir. Le conducteur tendit un billet et Jaafar serra son pistolet automatique dissimulé sous son veston. Un gendarme s'approcha du véhicule et vérifia l'état des pneus. C'était un appelé du contingent qui ne leur fit pas d'histoires. Jaafar, soulagé, continua sa route. Ouf ! Les Français n'étaient pas encore à ses trousses.

Enfoncé dans son imposant fauteuil de cuir noir, le commandant Leo Moriconi, chef de la section grande criminalité à Rome, fixait le portrait de sa petite-fille qui lui souriait sur le coin de son bureau de chêne massif. Tournoyait nerveusement dans sa main droite un stylo qu'il finit par jeter avec agacement sur le bureau. Sa montre indiquait sept heures trente, et il était arrivé depuis une bonne heure. Généralement matinal, le commandant avait cette fois-ci mis le pied hors du lit encore plus tôt que d'habitude. De toute manière, le sommeil l'avait quitté depuis l'aube. Sa réunion d'hier en présence de ses supérieurs et de quelques surdoués de hauts fonctionnaires français

et italiens l'avait tenu éveillé une bonne partie de la nuit. La machine à renseignements d'Interpol commençait sérieusement à chauffer de la soupape, et pour cause ; il fallait une nouvelle fois agir très vite.

Une fois de plus, Moriconi examina le dossier ouvert devant lui avec une grande attention. Dans la matinée, il contacterait, pour l'informer des éléments connus de l'affaire, son collègue français, le commandant Bergandier, à qui le bébé revenait maintenant et qui était sans doute déjà au courant.

Lyazid Jaafar et son commando se trouvaient sur le territoire français.

Cela constituait une épine de moins dans le pied de Moriconi, mais un travail d'information intensif pour le réseau d'Interpol. D'après les derniers renseignements des enquêteurs italiens, Jaafar et ses hommes avaient franchi la frontière voilà deux jours. La voiture volée à Naples avait été retrouvée en vallée de Maurienne, les hommes étaient donc passés par le tunnel du Fréjus.

Songeur, Moriconi effleura le stylo du bout des lèvres. Quelles étaient les intentions de Jaafar ?

Le commando armé de ce dernier ne dépendait d'aucune branche de groupes terroristes connus. C'était un noyau autonome de mercenaires dont la nationalité était méconnue – a priori algérienne mais sans aucune certitude. Ils agissaient en général pour des entités intégristes issues de certains pays d'Afrique du Nord. Ils opéraient un peu partout en Europe avec une grande efficacité, ne revendiquaient que très peu d'attentats en leur nom, sinon en celui de grandes idées qu'ils devaient grassement monnayer. Par deux fois, ils avaient frappé sur le territoire italien, mais les sections antiterroristes étaient restées impuissantes devant leurs actes.

Lyazid Jaafar était un fin stratège et un terroriste expérimenté. Le coincer devenait une mission quasi hypothétique pour les polices européennes. Malgré un mandat d'arrêt international sur lequel le terroriste « surfait » avec une insolence absolue, ses actes criminels retentissaient régulièrement dans les pays riches d'Europe. Ses différentes actions remplissaient les fichiers d'Interpol ; cependant, aucune information n'était probante.

Le « vieux Leo », comme le nommaient ses inspecteurs, menait depuis trente-cinq ans des guerres difficiles contre le terrorisme et la Mafia. Son réseau d'infiltration se perfectionnait d'année en année et il en avait déjà récolté quelques fruits. Peu, mais juteux à chaque prise. Sa ligne opérationnelle affichait un faible effectif mais elle comprenait une troupe d'hommes qui faisaient preuve d'une grande habileté à infiltrer les gangs.

Le commandant de police Henri Bergandier, commissaire divisionnaire de son état, avait attendu l'appel de Moriconi. Il raccrocha le combiné puis examina tranquillement la carte de France, depuis la table de réunion installée dans son bureau. Le commandant italien semblait inquiet. Cela ne lui ressemblait pas. Les deux hommes auraient sans doute encore l'occasion d'aborder longuement le sujet dès que Bergandier mettrait en place sa propre cellule d'enquête. Posté devant la carte, il pointa son doigt sur Chambéry, Lyon, Marseille et Paris. Jaafar pouvait frapper n'importe où ; peut-être même se trouvait-il déjà dans la capitale.

Le commandant quitta son bureau et traversa le couloir du bâtiment. L'annonce de cette nouvelle affaire venait de lui donner un coup de fouet. Il regardait ses hommes travailler et aimait à sentir une équipe énergique autour de lui. Il demanda des comptes à ses inspecteurs et dressa un

rapide bilan matinal des enquêtes en cours. Globalement satisfait du résultat de leurs investigations des enquêteurs, il se présenta de bonne humeur devant la machine à café. Sa secrétaire s'interrogea en le regardant glisser un jeton dans la machine : d'habitude, Bergandier avait horreur de ces distributeurs automatiques. Elle lui préparait d'ailleurs un café traditionnel chaque matin. Ce comportement attestait que le commandant n'était pas dans son état normal.

– Vous boudez mon café ce matin ?

Elle fut rassurée par le rire bruyant qu'il lui offrit en guise de réponse.

– Un peu distrait, désolé...

Il ne lui laissa pas le temps de répliquer et ajouta :

– J'attends un appel du bureau du juge Brilland vers neuf heures trente. C'est important.

– Entendu.

Son café à la main, Bergandier regagna son bureau en réfléchissant à l'affaire. En attente de commission rogatoire, il se sentait comme un lion en cage. Brilland portait bien son nom. Ce juge d'instruction, spécialisé dans les affaires de terrorisme, était un pro. Un type compétent, oui, mais un type pénible, il fallait bien l'admettre. Exigeant, rigide, formaliste et impulsif par-dessus le marché.

Cette enquête, il la confierait au capitaine Cléret, un ancien de la section, un homme de confiance et d'expérience. Cléret frôlait maintenant la soixantaine mais n'était pas le genre de personne à envoyer sur la touche. Avec cette dernière affaire, il finirait sa carrière en beauté et apprécierait le geste de Bergandier. Cette idée plaisait au commandant, il aimait que l'on pense du bien de lui – question d'image de marque.

Des inspecteurs comme Cléret manqueraient beaucoup après leur départ.

La sonnerie du téléphone vint troubler le silence de ses réflexions. Le juge d'instruction Hervé Brilland le convoquait dans l'heure qui suivait. Il souhaitait que Bergandier examine les points essentiels de l'enquête définis dans la commission rogatoire.

Bergandier quitta le bureau du juge en fin de matinée, un peu abasourdi. Brilland craignait le pire avec le retour de Jaafar, qui n'était pas venu faire du tourisme ! Et puis, la France avait déjà essuyé un attentat terrible à la station RER Saint-Michel en juillet 1995. Le ministère renforcerait certainement le plan Vigipirate dans les grandes villes, les aéroports et les grandes gares. La mesure n'était certes pas mauvaise, mais Bergandier doutait souvent de sa réelle efficacité. Persuadé, quant à lui, que Jaafar viendrait par la route, il avait suggéré au juge un renforcement des contrôles aux péages autoroutiers, principalement sur les axes Lyon-Paris et Saint-Étienne-Clermont-Ferrand-Orléans. Le commandant prit place dans sa grosse berline de fonction, direction Saint-Cloud, là où l'attendait son QG.

Si Jaafar remontait sur Paris, il fallait l'intercepter dès maintenant. Contrairement aux autres affaires de terrorisme que l'on découvre trop tard, l'arrivée du commando était connue. S'il parvenait à atteindre la capitale pour y commettre un ou plusieurs attentats, certains politiques ne se gêneraient pas pour remettre en cause ce système de sécurité, principalement en cette période de crise gouvernementale où l'on parlait de plus en plus de remaniement ministériel.

De plus, Bergandier aurait des comptes à rendre au ministère et à la Direction nationale antiterroriste.

Il préféra ne pas même l'envisager.